



CEPIV
PRESSE

NUMÉRO
72
MARS 2018



IMPRESSUM

Directeur de la publication : Michel Etienne
Rédactrice en chef : Hélène Gerster (helene.gerster@cepv.ch)
Mise en page : www.point-carre.ch
Impression : Print Riviera SA, Vevey

Ont collaboré à ce numéro :

Michel Etienne, Hélène Gerster, Frédérique Glardon, Carole Bessire, Alberto de Andrés, Isabelle Fabrycy Raphaël Berchier, Coline Danalet, Alexandre Gruet, Shanon Thévenaz Oriane Bacso, Deborah Carré, Ségolène Castella, Anthony Goumaz, Fiona Müry Diego Fellmann, Timothy Haccius, Magali Plotet, Leana Teixeira, Yana Janssens, Aurore König, David Lovo, Daniela Ruiz Ruiz, Carlos Carneiro, Raphaël Carruzzo, Laetitia Mayor, Fanny Schiaffini, Julie Blanc, Caroline Champion, Martial Grin, Ildiko Ogay, Noémie Randin, Tania Bersier, Sébastien Gordillo, Anthony Monnier, Chloé Rogers, Yannick Tanner, Timo Allenspach, Rebecca Broye, Célia Doumbouya, Emelyne Lemaire, Joël Medinas, Mathilde Marlétaz, Valentine Reynes, Zoé Terrapon, Thomas Theintz

Image de couverture : Alexandre Gruet



CEPIV

Département de la formation, de la jeunesse et de la culture
Centre d'enseignement professionnel de Vevey
Av. Nestlé 1, case postale, CH-1800 Vevey 1
Tél. +41 21 557 14 00
www.cepv.ch - secretariat.cepv@vd.ch

EDITO

Nous présentons dans ce numéro le travail des étudiants de maturité professionnelle artistique sur les classes sociales, leur regard, sous différents angles et avec une approche thématique traitée dans le cadre de leur formation.

Les étudiants mettent en exergue différents thèmes liés aux classes sociales, avec force. Ils présentent leurs prises de position sous la forme d'interrogations qui pourront permettre aux lecteurs de se faire une autre idée des influences et incidences des couches sociales.

Nos étudiants ont réalisé ce magnifique travail interdisciplinaire par rapport à leur vision du monde actuel. Vous pourrez également trouver dans quelques articles de ce numéro l'influence des réseaux sociaux sur notre société. On pourrait croire qu'ils masquent ou détournent la réalité existentielle sans vraiment bouleverser les couches sociales. Force est de constater que l'on peut retrouver dans les articles segmentés par domaine, que nos élèves ne cherchent pas à détourner le regard de la réalité.

Je souligne également l'engagement des enseignants qui ont transmis à nos étudiants les outils nécessaires à leurs recherches et à leurs analyses, réalisées dans le cadre de travaux de groupes.

Bonne lecture !

Michel Etienne, directeur

CLASSES SOCIALES

EXPOSITION RÉALISÉE PAR LES ÉTUDIANT-E-S DE MATURITÉ PROFESSIONNELLE ARTISTIQUE

GUIDE DE L'EXPOSITION

QUI GAGNE ?

Le 25 mai 2005, le milliardaire Warren Buffet s'exprimait sur le média global d'information CNN en ces termes :

« Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui mène la guerre. Et nous sommes en train de gagner. »

Outre l'arrogance confiante de l'affirmation, propre aux puissants, le propos provocateur est paradoxalement symptomatique d'une opinion publique dont la conscience de classe tend vers l'anesthésie. On s'explique alors cette nécessité de réaffirmer plus que jamais l'existence de la lutte des classes en raison de la démobilité générale. Qui a intérêt à ce que la question de la lutte des classes soit considérée comme désuète, dépassée, révolue, bref reléguée aux 19^e et 20^e siècles, si ce n'est cette classe même qui aujourd'hui voit augmenter ses privilèges (et bénéficie d'une dépolitisation des enjeux)? Le néolibéralisme qui oriente les politiques au niveau global depuis 30 ans vers la mercantilisation des existences a œuvré à refouler la lutte des classes dans l'inconscient collectif, avec l'aide des médias, généralement entre les mains de l'establishment (Warren Buffet est l'un des actionnaires principaux du Washington Post, l'un des journaux les plus influents de la planète). Ce n'est pas la moindre de ses victoires.

D'après un titre d'article du journal Le Temps du 23 janvier 2018, publication favorable au monde de l'économie et de la finance, « Le boom des milliardaires agace ». Agace qui? Agace l'opinion publique comme s'il s'agissait de la présence d'une mouche importune? L'euphémisme est révélateur du souci de ne pas fâcher, histoire de ne pas fomenter une révolution! Car enfin, l'article en question révèle une étude récente de l'ONG Oxfam International selon laquelle « entre 2000 et 2017, la fortune totale des milliardaires est passée de 1000 milliards à 8000 milliards de dollars », alors que la pauvreté progresse sur la planète (une personne sur trois dans le monde vit dans la pauvreté; une personne sur quatorze en Suisse, taux également en progression).

Les chiffres d'Oxfam International montrent clairement que les inégalités entre classes sociales augmentent, que les classes supérieures concentrent toujours plus de richesse au détriment des classes moyennes ou inférieures, qui stagnent ou qui voient leurs conditions de vie se péjorer. Qui se scandalise? Qui rendra compte des souffrances infligées?

Qu'une exposition de neuf installations conçues par les étudiant-e-s de Maturité professionnelle artistique aborde la question des classes sociales sous différents points de vue ne résoudra pas les problèmes d'inégalité, d'absence de redistribution équitable des richesses et de justice sociale. Au moins invite-t-elle à une (ré-)activation des consciences au sujet des augmentations des inégalités entre classes sociales, problème en passe de devenir l'un des défis majeurs que devront affronter les générations à venir.

*Alberto de Andrés, Carole Bessire,
Isabelle Fabrycy, enseignants*

CEPV / Espace Doret
Vernissage : vendredi 2 mars 2018,
de 16h15 à 19h
Exposition du 5 au 28 mars 2018
Lundi - jeudi 9 h - 20 h / Vendredi 9 h - 18 h



EMBALLAGES

Montre-moi ce que tu portes et je te dirai à quelle classe tu appartiens... ou pas! Chacun choisit les habits qu'il achète – encore faut-il en avoir les moyens – et au moment de les enfiler le matin, ce n'est pas sans raison ou conscience de classe. Depuis longtemps, les vêtements, comme les accessoires, sont vecteurs de significations variées indiquant notamment le rang social. Cette propriété nous permet de nous reconnaître, de nous distinguer et de nous démarquer en termes de statut social.

Cependant, les frontières sociales dessinées par ces codes de l'apparence depuis des décennies disparaissent peu à peu sous l'influence de la mondialisation. Aujourd'hui, on achète toujours plus de gadgets ou d'habits distinctifs d'autres classes sociales (Iphones, écrans plats haute définition, belles voitures, etc.), dans l'espoir que l'habit fasse le moine.

Or, nous ne choisissons pas dans quelle famille nous naissons. Il est donc immoral de juger la valeur des gens en fonction de leur habillement. Ce n'est pas dans notre apparence, nos signes distinctifs d'appartenance sociale, que résident nos qualités, mais dans nos pensées, nos valeurs, nos actions et nos engagements. Mais quelles raisons poussent donc les individus à jouer de leur image? Cachent-ils leur rang social par honte ou cherchent-ils à briser la hiérarchie sociale qui glorifie les élites et délaisse les nécessiteux?

Emballages est une installation constituée de cinq boîtes contenant en apparence – sous forme de photographie – des produits de consommation. Elles sont disposées sur des tables transparentes, à la manière d'un display en boutique ou en magasin. Le dispositif parodie le système mercantile de l'offre de produits qui définissent les apparences de classe. Chaque kit contient un assortiment d'objets et de vêtements censés définir les différentes catégories sociales auxquelles nous aspirons appartenir. Mais les boîtes, une fois ouvertes, ne contiennent qu'un miroir sur fond noir qui nous confronte à nous-même. Ce n'est qu'un emballage et nous sommes déjà à l'intérieur. Il vise à activer en nous une conscience de classe.

Si on vous donnait l'opportunité de choisir votre classe sociale, quel serait votre choix? Vers quelle boîte vous tourneriez-vous? Et pourquoi?

*Yana Janssens, Aurore König,
David Lovo, Daniela Ruiz Ruiz*



ORDURES!

Le titre résonne comme un cri, dénonçant une injustice, celle associée aux discriminations par la classe sociale. Assurément, les inégalités d'accès aux biens sont importantes en fonction des classes sociales, pouvant parfois susciter des mouvements d'indignation, voire des révolutions.

Qu'en est-il de la consommation? Est-elle relative à chaque classe? Peut-elle refléter notre appartenance sociale? C'est ce qu'*Ordures!* cherche à mettre en œuvre. Tout un chacun est amené à faire – ou faire faire – ses courses de manière quotidienne ou hebdomadaire. Que ce soit dans le but de satisfaire ses besoins primaires ou de céder aux deficit needs (Abraham Maslow: «besoins carencés» ou «besoins de compensation»), destinés à combler un manque par l'acquisition de biens superflus. Quoi qu'il en soit, qui dit consommation dit aussi déchets.

L'œuvre regroupe des ordures issues de trois couches sociales: l'inférieure, la moyenne et la supérieure. S'y dessine un échantillonnage de la consommation dans une société hétérogène mais stratifiée en classes. Malgré un tri effectué par nos soins pour des raisons de salubrité, l'installation présente un choix de débris quotidiens – surtout des emballages – invitant le visiteur à se questionner sur leur provenance en termes de classes sociales. Les paniers en fer comme conteneurs des déchets d'emballages renvoient de manière neutre à l'acte d'achat commun aux différentes classes sociales. Ainsi, le visiteur est amené à se questionner sur l'origine de classe des emballages et invité à interroger sa propre appartenance de classe en fonction des déchets qu'il produit.

L'installation permet dès lors de vérifier au travers de déchets de barquettes, de berlingots ou de bouteilles, etc. si les distinctions de classes sociales sont véritablement manifestes dans les ordures. La hiérarchisation des classes sociales se reflète-t-elle dans notre consommation et les déchets que nous produisons?

*Mathilde Marlétaz, Valentine Reynes,
Zoé Terrapon, Thomas Theintz*



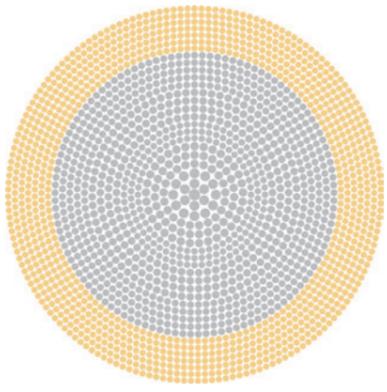
OR DE PORTÉE

En 2017, l'interdiction de la mendicité sur le sol vaudois a été acceptée par la Cour constitutionnelle du Canton de Vaud, une pratique déjà en vigueur dans d'autres cantons. Selon nous, ces sanctions ne sont pas appropriées, particulièrement dans un pays comme la Suisse. Actuellement, la société helvétique, intégrée dans le monde occidental, voit d'un mauvais œil la pauvreté et tente même de la cacher. Pauvreté qui signifie appartenir à la classe sociale la plus défavorisée, qu'on invisibilise. En effet, le Tribunal fédéral estime que « la mendicité suscite des réactions de gêne, de rejet, de réprobation, voire d'insultes ». C'est pourquoi notre travail a pour but de mettre en avant et de dévoiler cette part d'ombre de la société, d'œuvrer en faveur d'une «dignification» de cette classe sociale.

D'une part, nous montrons les mains d'un mendiant à l'aide d'une photographie. Plus précisément, ses mains présentées côte à côte d'où s'échappe une dense peinture dorée. L'image des mains traitée en niveaux de gris évoque directement la personne et sa situation, sa position au bas de l'échelle des classes sociales. Les mains peuvent raconter une vie de dureté et de souffrance, triste et difficile. Quant à la peinture dorée, nous la concevons comme une métaphore de l'argent, de la fortune, de l'opulence et des privilèges, bref, comme la marque d'une haute qualité de vie que cet homme tente en vain de saisir. D'autre part, la plaquette qui accompagne l'image permet de présenter à qui appartient véritablement ces mains. A la manière d'un portrait, une interview du protagoniste nous permet de prendre conscience du parcours difficile du mendiant. Il apparaît comme le porte-parole, la personnification des plus pauvres, de ceux qui sont en bas de l'échelle sociale. Nous éclairons ainsi ce qui est normalement repoussé dans les coins d'ombre de la société. Nous révélons son histoire, sa situation et ses difficultés, mais aussi ce qui le rend heureux.

En combinant image et interview, nous cherchons modestement à rendre à cette personne sa dignité, son droit à être pris en compte, à être vu et entendu, à exister comme être humain non réduit à sa seule condition de mendiant.

*Timo Allenspach, Rebecca Broje,
Célia Doumbouya, Emelyne Lemaire,
Joël Medinas*



400

La structuration des sociétés en classes sociales existe au moins depuis les premières civilisations humaines. La classe sociale regroupe des individus dans une hiérarchie sociale, réunis autour d'un intérêt, d'une culture, d'un mode de vie commun. Aujourd'hui, en se détournant des critères physiques, ethniques ou symboliques, les classes sociales renvoient avant tout à une stratification sociale articulée selon le niveau de vie, lui-même basé sur le revenu ou les avoirs financiers. Est en cause le néolibéralisme, cette politique économique et sociale des trente dernières années qui continue à étendre l'emprise des mécanismes du marché à l'ensemble de la vie.

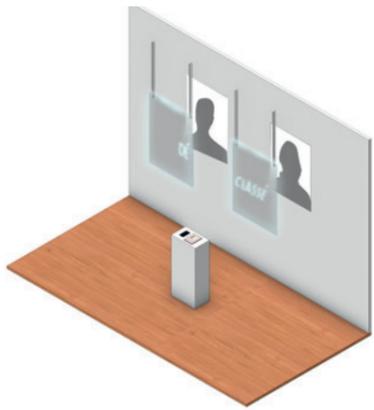
400 convoque dès lors la notion de classe sociale relativement à la richesse, aux avoirs financiers. Selon l'économiste Daniel Cohen, «le système économique cherche à se préserver lui-même, en renouvelant constamment les besoins matériels à satisfaire, en aiguisant scientifiquement la rivalité sociale entre les consommateurs potentiels», c'est-à-dire en nous assignant des positions de compétition socio-économique. Le système économique actuel imprègne alors nos modes de vie, au détriment de l'humain lui-même dans la multiplicité des vocations et des engagements possibles. D'ailleurs, tout tend à parler en nombres. Nous parlons de quota de réfugiés, du pourcentage de pauvreté, de taux de chômage, de valeur statistique de la vie: nous sommes un chiffre, une pièce de plus ou de moins dans le porte-monnaie de l'humanité.

400 est une œuvre murale constituée de 2063 pièces de monnaie suisses pour une valeur de 392.70 francs. Elle forme un disque de cercles concentriques en fonction de la valeur des pièces: une pièce de 5 francs au centre, deux cercles faits de pièces de 2 francs, trois cercles de pièces de 1 franc, 4 cercles de pièces de 50 centimes, etc. Les grandes pièces sont au centre tandis que la petite monnaie prend les positions périphériques, métaphorisant ainsi les positions relatives des classes sociales.

Par ailleurs, 400 représente également le marché spéculatif de l'art. Le budget de réalisation de l'œuvre est de 400 francs, directement présent en espèces sonnantes et trébuchantes devant les yeux du visiteur, faisant littéralement référence à la financiarisation de ce secteur.

400 est donc une métaphore de la structure de classe de la société contemporaine qui renvoie en définitive à la question des positions inégales de chacun de nous à l'intérieur du système, en fonction de notre appartenance de classe. En vertu de la globalisation et des politiques néolibérales en place aujourd'hui, il semble que plus rien n'échappe à la financiarisation. Quelles seraient nos vies si la promesse – le leurre capitaliste? – du progrès matériel nous était enlevée? Un monde sans le culte porté à l'argent?

Raphaël Berchier, Coline Danalet,
Alexandre Gruet, Shanon Thévenaz



DÉ-CLASSÉ

Dé-classé est une installation photographique évoquant la problématique des classes sociales à travers la question des signes vestimentaires et corporels d'appartenance.

Deux portraits en buste d'un homme et d'une femme, se présentent dénudés et inexpressifs, démunis de tout artifice, indice ou référence permettant leur rattachement à une classe sociale ou une autre. L'un d'eux a même été «dépouillé» de son tatouage à l'épaule, à l'aide d'une retouche sur l'image, pour le neutraliser complètement. Les figures se retrouvent non pas libérées du poids de leurs affiliations sociales, mais plutôt ramenées à une égalité d'apparence, l'une autant que l'autre exposée aux regards de chacun. Cet état corporel primordial, presque édénique, illustre le mieux, selon nous, l'utopie d'un monde libéré de l'emprise structurelle des classes sociales.

Les deux portraits sont présentés derrière des plaques de verre acrylique, fixées à une certaine distance des images et gravées du mot «dé-classé», renvoyant à l'idée d'oblitération des marques d'appartenance de classe. Les verres protègent les images et les mettent à distance du public, tandis que la gravure attaque le plastique et non la peau, offrant un autre «habit» aux modèles nus et donc un bouclier face au regard «classificateur» de l'observateur.

De grande taille, les portraits dominent et observent calmement autant qu'ils sont observés. En outre, la parole leur est donnée grâce à un dispositif audio faisant entendre les mots-clés associés à la notion de classe sociale.

Le thème des classes sociales est vaste et a été beaucoup exploré dans la littérature, le cinéma et l'art. *Dé-classé* s'intègre modestement dans cette tradition, non comme une proposition péremptoire, mais comme une évocation, un questionnement délicat de nos identités sociales.

Diego Fellmann, Timothy Haccius,
Magali Piotet, Leana Teixeira



APPARENCE DE CLASSE

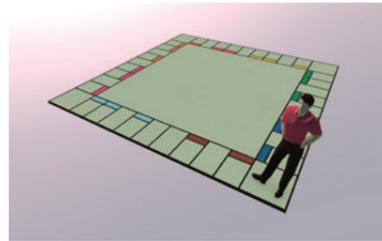
Pauvreté, inégalité, élitisme, bourgeoisie... Que dit l'apparence de la classe sociale à laquelle on appartient? Il y a actuellement plus de sept milliards d'humains sur la planète qu'on peut répartir dans différentes classes en fonction du statut social défini par la richesse, les revenus et le prestige du réseau social et familial, entre autres critères. En raison des compétences sociales qu'on acquiert tous dans la vie par expérience, en un coup d'œil on se fait une idée – même si cela peut rester inconscient – de la classe sociale d'une personne qu'on vient tout juste de rencontrer, même si cette idée peut être fondée sur un stéréotype.

Mais alors, les classes sociales présentent-elles vraiment un visage type? *Apparence de classe* est un projet qui vise à refléter la classe sociale à laquelle nous appartenons, littéralement à l'aide d'un dispositif photographique et d'un miroir qui symbolise la société dont nous sommes tous le reflet parcellaire. L'installation permet au visiteur de se prendre en photo lui-même ainsi que son propre reflet dans le miroir.

Les apparences peuvent être toutefois trompeuses. C'est pourquoi des mots évoquant les différents échelons dans la société sont affichés dans l'installation, à côté desquels le visiteur est invité à fixer son autoportrait, en fonction de sa propre conscience de classe.

Quel portrait de groupe final va produire le dispositif en termes de distinction de classe, nous ne le découvrirons que le dernier jour de l'exposition.

Oriane Bacso, Deborah Carré,
Ségolène Castella, Anthony Goumaz,
Fiona Müry



JEU DE SOCIÉTÉ

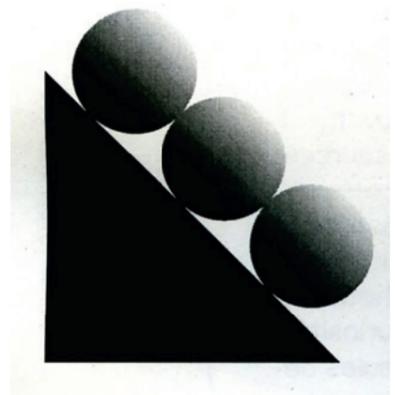
Dès la naissance, nous sommes tous «répartis» dans les différentes classes sociales qui nous déterminent durant toute notre vie et, souvent, elles nous séparent les uns des autres en nous divisant socialement dans des antagonismes de classe (lutte des classes).

Jeu de société est une parodie du Monopoly, modèle miniature de la société de classes capitaliste. Le visiteur y est invité à jouer en entrant complètement dans le jeu. Celui-ci est déployé au sol sur un plateau géant offrant au joueur un moyen d'éprouver à son corps défendant la structure de la société en classes sociales. *Jeu de société* réunit les visiteurs autour d'un jeu que nous connaissons tous. Il nous permet de mieux comprendre les différences et les injustices engendrées par les appartenances de classe en nous mettant dans la peau de quelqu'un d'un autre statut, le temps d'une partie.

Le jeu de Monopoly a été adapté de manière à pouvoir représenter les différentes classes sociales, permettant une mise en valeur des inégalités, des injustices et des phénomènes de ségrégation de classe. Les règles du jeu sont reprises telles quelles, à quelques détails près. Au lieu de choisir un pion et de commencer tous avec la même somme d'argent, chaque joueur est invité à tirer au sort la classe sociale dont il est le représentant. Il est donc mis dans la peau d'une personne issue d'une certaine classe sociale et reçoit l'argent en conséquence. Ainsi, quelqu'un issu d'une classe inférieure débute le jeu avec certaines contraintes alors qu'une personne issue de la classe supérieure démarre avec des avantages. Au fil de la partie, les joueurs ont l'occasion d'investir leur argent avec les limitations imposées par le statut de classe imposé: avec de la chance, on peut gravir les échelons, mais il est probable que le système ne favorise pas ou peu les ascensions sociales.

Les visiteurs-joueurs peuvent alors, à travers *Jeu de société*, prendre conscience de l'impact existentiel qu'ont ces déterminations de classe sur la vie entière. Par le biais de l'installation participative, nous espérons faire comprendre au public les injustices de classe – en augmentation – qui caractérisent la société actuelle à tendance néolibérale.

Carlos Carneiro, Raphaël Carruzzo,
Laeticia Mayor, Fanny Schlaefli



NO LIMIT

Les classes sociales ont-elles perdu de leur importance?

Nous pensons qu'aujourd'hui, elles sont toujours présentes, mais peu visibles. Elles sont toutefois révélées par des réalités quotidiennes, comme la gentrification (ou embourgeoisement) des centres urbains due aux disparités de revenu et de richesse selon les professions et les ressources héritées.

Dans le cadre de l'exposition *Classes sociales*, nous avons décidé de mettre en œuvre un processus artistique d'abolition des inégalités sociales qui nous concernent, dans une démarche conceptuelle. Nous avons lancé une démarche artistique accessible à tous et où chacun de nous a le droit à sa liberté d'expression. Le titre *No Limit* évoque le principe de liberté de notre projet. En partant d'une marche à suivre simple, chacun de nous peut réaliser un projet artistique sur une base conceptuelle commune. Pour ce faire, nous publions un manifeste contenant les idées de chacun de nous comme participant.

L'ensemble des règles énoncées, regroupées et publiées dans un carnet constitue comme une vitrine-manifeste révélant la démarche de notre collectif de travail. À l'occasion de l'exposition, le collectif présente une série de travaux découlant de l'application des règles du manifeste élaborées conjointement. L'objectif principal est de montrer que la liberté accordée à chacun de nous sur la base de ressources partagées et de principes communs aboutit à une œuvre collective polymorphe où l'utopie de l'abolition de classes sociales est expérimentée. Puisse notre projet lancer un mouvement à l'aide d'une prise de conscience partagée dans un engagement artistique assumé!

En conclusion, les disparités de classes qui nous traversent sont à la source de notre réflexion et de l'élaboration de notre manifeste. Notre démarche à plusieurs est susceptible d'engendrer plusieurs trajectoires personnelles à venir, dans la conscience et le souvenir d'une volonté d'abolition des classes sociales.

Tania Bersier, Sébastien Gordillo,
Anthony Monnier, Chloé Rogers,
Yannick Tanner

Le CEPV-presse de mars est le seul numéro de l'année qui doit impérativement sortir au début du mois. Sa parution coïncide avec l'exposition de maturité artistique qui se vernit, cette année, le 2 mars et qui se poursuit jusqu'au 28 mars à l'Espace Doret. Pour la troisième année consécutive, les enseignants présentent la thématique proposée et les élèves leurs projets dans les pages du journal qui devient ainsi un outil facilitant la compréhension des enjeux de l'exposition. Cette formule permet également de garder une trace de ces événements, qui chaque année, abordent des thèmes complexes auxquels nos étudiants répondent par des propositions engagées et très variées. Après avoir abordé les *Féminismes* en 2016, puis les *Frontières* en 2018, l'épineux sujet des *Classes sociales* est traité cette année.

Hélène Gerster

